

MICHEL ROBIN

La voie de la représentation

78 pages ; 80 œuvres en couleur

Disponible  au prix de 20 €
+ frais de port

ou sur demande

auprès de Vassiliki Gaggadis-Robin

 vassiliki.gaggadis.robin@gmail.com

 0677833077



Pertuis, 2024

Avant-propos

Cet ouvrage a été édité à l'occasion de l'exposition « Michel Robin. Les années Pertuis » qui s'est tenue en octobre 2024 à l'espace de Croze, à Pertuis.

Alors que l'exposition, comme son titre l'indique, se concentre sur le travail de Michel Robin qui concerne les dix ans pendant lesquels il a habité et peint à Pertuis et ses environs, cette publication se veut plus large et a l'ambition de rendre compte de la diversité et de la richesse picturale de son travail. Le texte qui est édité ici est une interview réalisée en 2004 du 20 au 22 Mai, par Jean-Luc Rivoire dans l'atelier de Michel Robin, au 55 chemin de Tousques à Mérindol, dans le Vaucluse. Sa forme orale a été volontairement préservée, pour garder ainsi toute la fraîcheur du dialogue. Michel Robin a la parole pour évoquer sa peinture, mais plus largement le processus de la création, et sa relation intime avec les autres arts et le travail des artistes du passé, ou de ses contemporains.

Notre gratitude s'adresse tout d'abord à la ville de Pertuis qui pour rendre hommage à Michel Robin, dix ans après sa disparition, a mis à notre disposition l'Espace de Croze, récemment restauré et plus particulièrement à madame Marie-Ange Conté, Adjointe déléguée à la culture et son équipe des affaires Culturelles, mesdames Julie Spinosi, Directrice et Pauline Sauze. Nos remerciements s'adressent également à l'association pertuisienne Patrimoine à Venir pour son soutien et surtout à madame Michèle Gamet et monsieur Philippe Nicolas de leur aide précieuse. Nous remercions madame Marie Aude Hachard qui a eu la patience de traiter à l'ordinateur le contenu des cassettes de l'interview.

Nous avons l'agréable devoir de remercier tous ceux qui ont contribué à cette publication. Des amis collectionneurs non seulement nous ont prêté des œuvres, mais nous ont également prodigué conseils et photographies. Nous voudrions remercier :

Colette Castrucci, Jean-Paul et Valérie Delfin, Madeleine Lemaire, Jean-Luc et Claude Rivoire de leur gentillesse et de leur disponibilité.

Les photographes Florence Chapuis, Arthur Silve et Philippe Grosceaux (†) ont usé de toute la finesse de leur art pour reproduire l'éclat des couleurs de la peinture de Michel Robin.

La mise en page de la publication doit beaucoup à l'énergie débordante et souriante de notre amie Stéphanie Vincent, que nous voudrions remercier chaleureusement ici.

Jean-Luc Rivoire, né en 1947 à Paris, est avocat, ancien bâtonnier du barreau de Nanterre. Passionné de peinture, il a suivi depuis 1975 le travail de Michel Robin. Il a organisé plusieurs expositions remarquées, dans des lieux privés et publics. Il a été commissaire de l'exposition « Michel Robin. Les années Pertuis », avec Vassiliki Gaggadis-Robin.



L'atelier à Aubervilliers. 1985.
60x73. Huile sur toile.

Jean-Luc Rivoire

Pourquoi avez-vous commencé à peindre ?

Michel Robin

J'ai commencé la peinture en étant gosse. Toutes mes études étaient ratées, j'étais complètement largué. Avec la peinture, j'ai senti qu'il y avait un moyen de m'exprimer. J'ai commencé très jeune. J'étais à l'école à Saclas, près d'Étampes. J'avais neuf ans. Déjà à l'école je sentais que dans le dessin j'avais des possibilités.

Quand je suis arrivé à Paris, j'avais douze ans, après ma première communion en 52 et là au point du vue école, c'était la catastrophe, j'ai beaucoup souffert, car j'avais raté complètement mes études, je sentais que c'était irrécupérable et c'est là que j'ai rencontré un professeur de dessin, Monsieur Plane dans l'école, qui était un artiste, fort sympathique ; très vite il m'a dit : « dès que tu auras 14 ans et demi, on n'a pas tout à fait le droit, mais on s'arrangera pour que tu viennes prendre des cours de dessin à l'atelier de la rue Lepic ». Dès cette époque, à 12 ans, j'allais dessiner dans les rues à Montmartre. J'ai même été place du Tertre, je sentais déjà que ce n'était pas trop mon univers, mais je m'y sentais bien parce que ça sentait la peinture...

L'école étant terminée, j'ai commencé à travailler dans l'imprimerie à 14 ans et demi, et alors là j'ai abandonné pendant un an les cours de dessin. Et puis, j'ai senti que c'était une nécessité de les reprendre.

Interview réalisée du 20 au 22
Mai 2004 par Jean Luc Rivoire
dans l'atelier de Michel Robin
au 55 chemin de Tousques à
Mérimol, dans le Vaucluse.



Sur le port de Douarnenez. 1966.
46x61. Huile sur toile.



Village breton. 1967
35x27. Huile sur toile.
Collection particulière.

Une nécessité, c'était quoi ?

Je me suis rendu compte qu'à l'imprimerie, bien qu'on fasse des affiches et des choses comme cela, je n'étais pas satisfait.

J'ai senti que j'avais un besoin de reprendre le dessin et en fait la peinture. J'ai rencontré Jean Claude HUBY qui, lui aussi, prenait des cours et qui a été un grand ami à moi, rue Lepic.

Ensuite jusqu'au service militaire à l'Académie Frochot. Je commençais à me dire qu'après mon service militaire, il faudrait que je m'y mette. Jean Claude avait déjà fait son service militaire, il avait trois ans de plus que moi. Il a été vraiment important, ça a été pour moi le grand frère.

En revenant du service militaire, j'ai repris le travail de l'imprimerie pendant un moment et par l'intermédiaire de Jean Claude qui travaillait au journal France Soir, où il nettoyait les machines, j'ai pu être engagé au Figaro, où j'ai pu obtenir un mi-temps. Jean Claude était parti en Bretagne et un an après je l'ai rejoint, et c'est en 65 que l'essentiel commence vraiment pour moi, j'ai 24 ans.

J'arrête un boulot salarié. C'est le saut dans l'inconnu. Pour nager, il faut perdre pied, comme le dit si bien Jean Sullivan. Je quitte la sécurité, j'avais fait des économies qui me permettaient de durer quelques mois. Je me suis donc retrouvé confronté à une réalité très simple, notamment comment manger ?



La cafetière blanche. 1966.
46x33. Huile sur toile

Heureusement, à cette époque, on trouvait un peu de travail au port de Douarnenez, comme docker. On devait travailler – à peu près deux nuits par semaine – ce qui me permettait de payer le loyer et de me nourrir. Ça me suffisait. C'est une très bonne période. La relation qu'on avait avec les gens qui travaillaient sur le port est certainement la meilleure relation de travail que j'ai connue. Je rentrais à 4 heures, 5 heures, quelquefois 6 heures du matin avec la godaille. La godaille, c'est le poisson que le propriétaire du bateau donnait à ceux qui avaient participé au déchargement.

Alors c'était quoi, votre travail à cette époque ?

Quand je pense à cette époque dans l'année 65 – 66, je crois que j'étais très marqué par Morandi. Quand je regarde les tableaux qui me restent de cette période de Bretagne, bien sûr ce n'est pas du Morandi mais je crois que c'était présent.

À cette époque, dans les galeries à Paris, on voyait très facilement bien sûr des Morandi, des Bonnard, des Vuillard, mais aussi des Paul Klee, des Kandinsky et je crois, mais je ne me souviens plus très précisément, aussi des Malevitch et tous ces gens là étaient porteurs.

J'avais déjà fait le choix en partant en Bretagne de ne faire que de la figuration.

À l'époque, au début des années 60, tout le monde ne voyait que par l'abstraction. J'ai fait quelques petites aquarelles abstraites mais je me posais des questions. J'ai présenté ce travail à Herbst que je connaissais depuis Août 62, c'est-à-dire deux mois avant de finir mon service militaire. Mais ce n'est qu'en Août 65 que je lui ai présenté mon travail. Je lui ai amené à son atelier – rue Du Couédic, où il venait pendant l'été – des grands tableaux que j'avais faits et quelques petites toiles. Je ne l'avais pas prévenu, j'habitais à Clichy, j'avais pris un taxi dans lequel j'avais entassé tous mes tableaux. J'arrive donc dans l'atelier d'Herbst, 24 rue Du Couédic, je frappe, il était à peu près 1h de l'après midi, il était en train de déjeuner avec un ami, Schreter, alors là, ils ont été extraordinaires, je crois qu'ils ont compris tous les deux, en tout cas Schreter s'est levé, il est parti, je me suis retrouvé seul avec Adolphe Herbst et là, eh bien j'ai montré mon